

# Les indices d'un atelier de verrier à Reims

PAR HUBERT CABART ET PHILIPPE ROLLET

L'opération de fouille préventive menée rue de l'Équerre, à Reims, s'est déroulée en trois phases (en 2000, 2001 et 2003) sur une surface totale de 6 500 m<sup>2</sup>. Le terrain est localisé dans le quart sud-ouest de la ville du Haut-Empire, au nord d'une zone occupée par des ateliers de potiers. Les nombreuses opérations menées sur de grandes surfaces depuis plus de dix ans dans cette partie de la ville antique ont révélé un tissu urbain très dense où résidait une classe sociale relativement modeste.

La fouille a porté sur l'intersection de deux rues bordées de constructions. Les vestiges les plus anciens correspondent à deux fours de potier datés des années 25 à 10 av. J.-C., soit de la première partie du règne d'Auguste (27 av. J.-C.-14 ap. J.-C.), qui ont été utilisés pour la cuisson de récipients en *terra rubra* (céramique gallo-belge). Les premières constructions, dont l'abandon est situé durant le premier quart du 1<sup>er</sup> s. ap. J.-C., sont en matériaux périssables dont seuls subsistent les trous de poteau de la structure porteuse. La découverte des indices d'un atelier de verrier s'inscrit dans la deuxième phase d'occupation de l'*insula* nord-ouest, lors d'une réorganisation de l'habitat, dans un espace ouvert localisé en fond de parcelle, probablement une cour.

## Une fouille ingrate

L'élément marquant de la deuxième phase d'occupation, après l'abandon de l'atelier de poterie, correspond à une zone homogène de rejets qui couvre une surface de plus de 20 m<sup>2</sup> et qui contient un mobilier archéologique très particulier. Celui-ci est constitué d'une importante quantité de céramiques sigillées (plus de 8 000 tessons dont la majorité est décorée), de tessons de céramiques plombifères, de fragments de lampes à huile, de fragments de figurines en terre blanche de l'Allier et de milliers de tessons de verre (encadré A). La monnaie la plus récente contenue dans la couche date de Néron (54-68) (identification M. Doyen). On remarquera

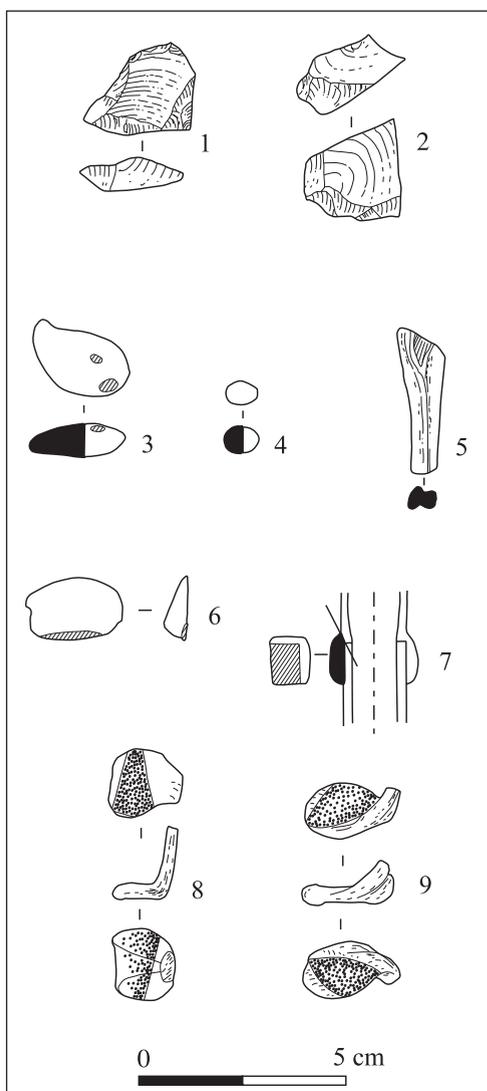


Fig. 1

Indices de l'atelier de verrier :  
 1-2 verre brut ; 3-4 gouttes ;  
 5 baguette ; 6-7 meules ;  
 8-9 empreintes de pince  
 (dessin H. Cabart/Inrap).

## A La matière première et sa diffusion

**D**ans l'Antiquité, le verre a un statut proche de celui du métal. Il est fabriqué dans des officines primaires peu nombreuses, souvent situées en Orient, qui élaborent la matière (le verre brut) à partir de sable et de natron. Ce matériau est utilisé et mis en forme en Occident par de nombreuses officines secondaires. Ce partage du travail explique pourquoi les analyses de la matière des objets issus d'ateliers différents donnent des résultats comparables. Grâce à cette méthode, la distance de transport des verres manufacturés de l'atelier de fabrication jusqu'au consommateur est réduite et les risques de casse diminuent.

Couleur et matériau	Verre brut	Verre manufacturé	Masse totale
Bleu	38,7	93,0	131,7
Jaune	11,0	92,9	103,9
Bleuté	38,9	532,4	571,3
Vert-jaune	18,8	53,9	72,7
Ambre	13,4	89,9	103,3
Divers (plusieurs couleurs)		30,5	30,5
Incolore		19,9	19,9
Verre + plomb		10,5	10,5
<b>Total</b>	<b>120,8</b>	<b>923,0</b>	<b>1 043,8</b>

Tab. 1

Le verre sur le site de la rue de l'Équerre à Reims. Divers : fragments bicolores ou verre noir opaque. Vert-jaune : verre bleuté mélangé à du verre jaune. Le résultat n'est plus bleu mais pas vraiment vert ni jaune... Verre + plomb : fonds des balsamares, avec une fine couche de plomb sur le verre.

l'absence complète de structure : il n'existe pas de restes de four recouvert de verre comme à Besançon (Doubs).

Ce n'est donc pas un atelier bien reconnaissable, comme à Lyon (Rhône) ou Avenches en Suisse, avec ses fours et ses fosses de rejet. Il n'y a même pas de brique vitrifiée comme à Bavai (Nord). Toute l'interprétation repose sur la découverte de minuscules fragments de verre patiemment et minutieusement collectés par les archéologues. C'est grâce à ce travail ingrat et peu gratifiant que, pour la première fois, une activité verrière a été mise en évidence à Reims.

### Le matériel archéologique

Après le lavage, les tessons ont été triés par forme et par couleur. En particulier, le verre brut a été séparé du verre déjà manufacturé (tabl. 1).

Si l'on compare avec d'autres sites où l'activité de verrerie est avérée, la masse de verre découverte à Reims n'est pas très importante. À Avenches, 1 351,6 g de verre brut et plus de 6 kg de déchets ont été mis au jour (Amrein 2001 : 18). À Saintes (Charente-Maritime), le verre brut et les tessons retrouvés dans le puits de la rue Boule pèsent 33 kg (Ateliers de

verriers 1991 : 58). À Lyon, plus de 10 kg de verre rejeté dans les trois fosses de l'atelier de la Montée de la Butte ont été retrouvés (Motte, Martin 2003 : 311).

Le matériel (fig. 1) contenait aussi du verre fondu et des déchets de fabrication sous forme de gouttes, des baguettes utilisées pour la fabrication d'anses ou pour former des filets, des fragments avec des empreintes de pince et des meules provenant d'une canne à souffler (encadré B).

Aucun creuset pour fondre le verre n'a été identifié sur le site. Cette absence peut être expliquée par la technique utilisée. Des céramiques réfractaires, recouvertes extérieurement d'une croûte argileuse et contenant encore une certaine quantité de verre fondu, ont été signalées dans des ateliers verriers, surtout à partir du III<sup>e</sup> s. En revanche, dans le cas d'un atelier comme celui d'Avenches, actif au milieu du I<sup>er</sup> s. et produisant de la petite gobeletterie, il semble que les verriers soufflaient les récipients à partir de morceaux de verre préalablement chauffés dans le four et fixés ensuite directement sur la canne (Amrein 2001 : 95). Il est possible que l'atelier de Reims, qui est presque contemporain de celui d'Avenches et qui a le même type de production, ait aussi utilisé cette technique dite du *chunk-gathering* qui ne nécessite pas l'utilisation de creuset. La situation est très différente pour la fabrication des grands vases qui requièrent le prélèvement d'une grande quantité de matière, et donc une grande quantité de verre fondu, disponible soit dans un creuset soit dans un bassin.

### La production de balsamares

Un grand nombre de fragments de balsamares (vases à parfum) sphériques de type Isings 10 en verre bleuté, jaune, bleu ou de couleur

## B Les meules, indices du soufflage

Les meules (souvent appelées mors dans les rapports archéologiques) sont des petits déchets de verre qui proviennent de la canne du souffleur. Lors du soufflage, l'extrémité de la canne est recouverte de verre fondu. Lorsque le verrier détache l'objet terminé, il reste un peu de verre fixé à la canne. Entre deux fabrications, ce verre est détaché soit par un choc thermique (le verrier trempe sa canne dans de l'eau froide), soit par un choc mécanique. Les fragments qui en résultent portent parfois l'empreinte de la canne sur leur face interne et permettent, dans certains cas, de mesurer le diamètre de l'outil. Dans d'autres cas, ce sont seulement les traces de fer oxydé restant fixées au verre qui confirment qu'il s'agit bien de meules. Ces humbles fragments sont donc la preuve de l'utilisation d'une canne à souffler le verre et donc d'une fabrication de verre dans un voisinage immédiat.

**Fig. 2**  
Fragments de balsamiques  
Isings 10  
(cl. H. Cabart/Inrap).



ambre a été retrouvé (fig. 2). Tous les objets sont très fragmentés et aucun n'est archéologiquement complet. On ne peut que donner une approximation de leur diamètre. Il n'y a pas de fonds refoulés donc les panses devaient être sphériques, mais on ne peut pas exclure complètement l'existence de vases en forme de goutte ou piriformes. La forme sphérique est confirmée par la présence d'un fragment de fond avec un décor en spirale et par des fonds ornés de plomb fondu.

Les cols sont cylindriques avec un léger rétrécissement à l'épaulement, qui est la partie la mieux conservée. Il n'y a pas de trace de pontil (c'est-à-dire de la marque que laisse sur l'objet la tige métallique qui permet au verrier de manipuler le vase encore brûlant lorsqu'il est détaché de la canne), mais, à de nombreuses reprises, on remarque une légère déformation au niveau de la base du col. Il s'agit de la marque laissée par la pince du verrier pendant la manipulation

de l'objet encore chaud et malléable. On ne connaît pas la hauteur du col ni la forme de la lèvre de ces balsamiques. Le comptage des cols permet de se faire une idée du nombre minimal d'objets, à savoir environ 120 pour plus de 700 morceaux.

S'il existe une fabrication sur le site c'est certainement de cette forme tout à fait simple. Les décors sont très variés : des filets de même couleur que la panse ou de couleur différente, des filandres de couleur donnant un aspect marbré, des bandes ou des points d'émail ou de peinture et des gouttes de plomb fondu donnant à la boule l'aspect brillant et métallique d'un miroir.

Il faut remarquer que les exemplaires entiers découverts dans les tombes (conservés dans des musées à Dijon et en Normandie) n'ont pratiquement jamais de goulot mais une toute petite ouverture. G. Sennequier décrit une « sphère percée d'une ouverture minuscule » (Sennequier 1985 : 201, n° 310). Il faut en conclure que ces flacons, fabriqués avec un col comme on les trouve à Reims, sont, après leur remplissage, refermés à la flamme. L'utilisation du produit contenu à l'intérieur nécessitait de briser le col en verre comme c'était l'usage pour les balsamiques en forme d'oiseau.

### Le recyclage, une économie de matière première

Les nombreux fragments de récipients de toutes sortes et de toutes les couleurs doivent être interprétés comme du verre destiné au recyclage. Le verre partage avec le métal la possibilité de pouvoir être refondu. Cette propriété permet d'économiser le verre brut en utilisant pour la production du verre déjà manufacturé. Ce verre de récupération devait être trié par couleur et brisé en petits morceaux. Ceci explique peut-être pourquoi il y a si peu de gros échantillons bien épais et que les fragments retrouvés sont toujours petits et minces. À ce premier tri,

s'ajoutait sans doute un tri sélectif pour séparer les déchets qui ne pouvaient pas être réutilisés. Les ouvriers rejetaient les débris susceptibles de gêner la production : les faïences, le verre opaque, le verre à inclusions, peut-être le verre recouvert de plomb et le verre marbré...

Les déchets de cette activité doivent être abordés d'un œil critique : il est évident qu'on ne retrouve que ce que les artisans ont laissé soit par négligence devant un fragment trop petit pour être ramassé, soit parce que le morceau n'était pas recyclable. Il y a lieu de distinguer la forme du « dépotoir » : lorsque le verre est destiné à un recyclage immédiat, on ne le jette pas dans une fosse ou dans un puits (Saintes [Charente-Maritime], Nimègue [Pays-Bas]). Il doit pouvoir être ramassé d'une façon commode. Par contre, lorsque l'officine cesse toutes ses activités, la matière restante, sans doute de peu de valeur, peut servir à niveler une structure ancienne. Enfin, on ne sait pas vraiment l'origine de ce verre souvent importé d'autres sites et de datations diverses.

L'étude des fragments de verre destinés à être refondus donne des indications sur la forme de ces récipients. Ils ont pu être classés dans les typologies du verre romain. C'est une verrerie d'excellente qualité, très variée dans ses formes et ses couleurs. Certaines formes ne sont révélées que par la présence d'un seul tesson (AR 31 = gobelet à course de char ; Is. 33 = gobelet à décor d'arcades ; AR. 13 = plat).

## Des milliers de tessons de verre

La fouille de la rue de l'Équerre renvoie de la verrerie circulant à Reims dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> s. une image très différente de celles qui sont fournies par les fouilles en contexte funéraire ou d'habitat. Les incinérations du 1<sup>er</sup> s. nous fournissent des balsamiques et parfois des urnes de grande taille. Les fouilles d'habitats contiennent bien moins d'objets en verre qu'en céramique. Cet état de fait s'explique par le recyclage qui fausse notre perception de l'utilisation des récipients en verre. Le cas de Reims est, à l'évidence, beaucoup moins simple que l'atelier étudié à Avenches avec ses fours, ses déchets, ses ratés. Ici c'est le ramassage systématique de milliers de tessons de verre et l'étude minutieuse des débris de fabrication qui se révèlent primordiaux. Ces déchets de travail sont des gouttes, des baguettes, des empreintes d'outils et des meules. La présence de verre brut est également très importante. On obtient ainsi des renseignements précieux sur la vie quotidienne et l'artisanat. Une fabrication de balsamiques est probable dans le voisinage, mais la seule activité qui semble assurée sur le terrain est celle de la récupération du verre considéré comme matière première.

**Hubert Cabart, Philippe Rollet**  
Inrap Grand-Est nord  
hubert.cabart@inrap.fr  
philippe.rollet@inrap.fr

## Bibliographie

- Amrein 2001 : AMREIN (H.). L'atelier de verriers d'Avenches, l'artisanat du verre au milieu du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. *Cahiers d'archéologie romande*, 87, Aventicum XI, Lausanne, 2001.
- Ateliers de verriers 1991 : *Ateliers de verriers de l'Antiquité à la période pré-industrielle* : actes des 4<sup>e</sup> rencontres de l'AFAV, Rouen, 24-25 novembre 1989. Rouen, 1991.
- Cabart 2003 : CABART (H.). Une activité verrière à la fin du 1<sup>er</sup> siècle à Reims. In : FOY (D.) (dir.). *Cœur de verre, production et diffusion du verre antique*. Infolio Éditions : Gollion, 2003, p. 44-45.
- Motte, Martin 2003 : MOTTE (S.), MARTIN (S.). L'atelier de verrier antique de la Montée de la Butte à Lyon et ses productions. In : FOY (D.) dir., NENNA (M.-D.) dir. *Échanges et commerce du verre dans le monde antique* : actes du colloque de l'AFAV, Aix-en-Provence et Marseille, 7-9 juin 2001. *Instrumentum*, 24, Montagnac, 2003.
- Rollet 2004 : ROLLET (P.). Reims, rue de l'Équerre. *Bilan scientifique de la région Champagne-Ardenne 2001*. Paris : ministère de la Culture et de la Communication/SRA Champagne-Ardenne, 2004, p. 107.
- Sennequier 1985 : SENNEQUIER (G.). *Verrerie d'époque romaine*. Collections des Musées départementaux de Seine-Maritime, Rouen, 1985.